

centre  
de  
création  
contemporaine  
olivier  
debré

## *variables d'épanouissement*

23 juillet 2021 - 02 janvier 2022

francis alÿs, florænt audoye, céline berger, alain bernardini, danilo correale,  
adelita husni bey, ariane loze, leonard qylafi, romana schmalisch & robert schlicht,  
louise siffert, cally spooner, mladen stilinović, pilvi takala, thomas tudoux



## sommaire

3-6 l'exposition

7-21 les artistes

22 la programmation associée

23 le centre de création contemporaine olivier debré

24 informations pratiques

25 contact presse

## l'exposition

Les artistes exposés : Francis Alijs, Florænt Audoye, Céline Berger, Alain Bernardini, Danilo Correale, Adelita Husni Bey, Ariane Loze, Leonard Qylafi, Romana Schmalisch & Robert Schlicht, Louise Siffert, Cally Spooner, Mladen Stilinović, Pilvi Takala, Thomas Tudoux.

Commissariat : Delphine Masson et Marine Rochard



Ariane Loze, *Mainstream*, 2018, vidéoprojection HD, son, couleur, 19'26, Courtesy of the artist and Michel Rein, Paris/Brussels

Comme tant d'autres champs de la vie sociale, la sphère du travail a été particulièrement mise à l'épreuve par les confinements successifs de cette année de pandémie. Le ralentissement ou la mise à l'arrêt des activités, la nécessité d'un télétravail généralisé obligent mois après mois le monde du travail à repenser ses modes d'organisation. Face à cette situation inédite, c'est aussi toute notre relation à ce pan majeur de notre existence qui est remise en cause. Le télétravail brouille encore davantage les frontières déjà poreuses entre sphère privée et sphère professionnelle. L'oisiveté contrainte qu'ont connu nombre de professionnels a pu ouvrir une brèche dans les réflexions, amenant à réévaluer avec plus d'acuité le sens du travail dans nos vies, à confronter les aspirations profondes à la réalité vécue.

Dans le contexte d'incertitude et parfois de crainte qui pèse encore sur beaucoup, en premier lieu sur les artistes privés de projets, de ressources et de visibilité depuis de longs mois, il est encore trop tôt pour mesurer les impacts profonds et les conséquences de cette situation. Si l'avenir est bien opaque, nous préférons imaginer que tout reste encore ouvert, que tout peut encore se réinventer.

C'est avec une note d'espoir et d'optimisme que nous souhaitons ouvrir ce premier volet d'un cycle d'expositions consacré au Travail en interrogeant les possibilités du travail heureux, voire à imaginer son dépassement dans une société post-travail.

L'inspiration première provient du projet de la Galerie Expérimentale 2020 qui, suite aux mouvements sociaux déclenchés par la réforme des retraites en France à la fin de l'année 2019 et sur une proposition de Giovanna Zapperi, s'était intéressé à cette question à travers des œuvres choisies notamment dans la production d'artistes engagés politiquement pour une meilleure reconnaissance sociale de leur travail<sup>1</sup>.

Alors que les communistes et idéalistes du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle militaient pour une réduction extrême du temps de travail qui serait permise par le développement technologique, on se rend compte un siècle plus tard que c'est plutôt le contraire qui s'est produit. Avec l'évolution des outils informatiques, non seulement nous pouvons travailler tout le temps et partout, mais nous devons aussi travailler plus vite, dans une vaine tentative d'égaliser les algorithmes et les processeurs.

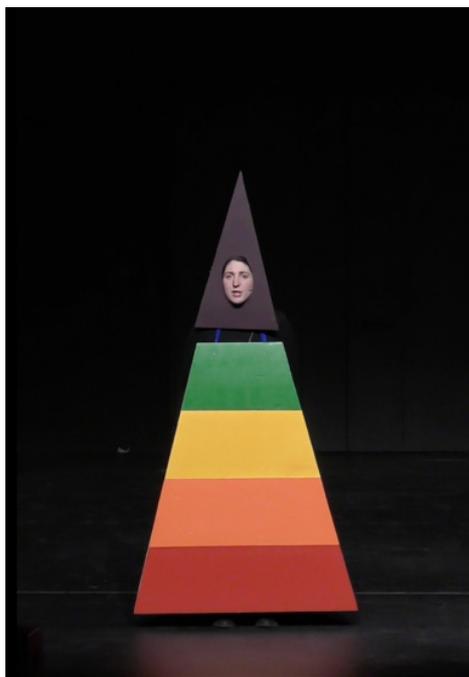


Leonard Qylafi, *Exercise on Telemann Fantasia no.3*, 2017, vidéo, son, couleur, 14'56, Courtesy of the artist

Dans ce cadre, le travail, devenu marges financières et datas, a largement perdu son sens intrinsèque, mais aussi son caractère social et collectif.

À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque l'on commence à interroger le temps de travail, on commence aussi à se questionner sur le temps personnel que l'on s'accorde, certains revendiquant « le droit à la paresse »<sup>2</sup> ou bien encore « le refus du travail »<sup>3</sup>.

Au cours de l'histoire de l'art, les artistes se sont souvent intéressés à la représentation du travail et à la représentation de leur propre travail, mais ce n'est qu'à partir des années 1970 que l'on commence véritablement à s'intéresser au rapport art/vie dans une perspective qui est davantage celle de soustraire la création au marché de l'art en pleine expansion et à sa récupération par la culture de masse. Aujourd'hui, la question se pose encore différemment. Depuis les années 2000, de nombreux artistes s'intéressent en effet à la question du travail et de leur propre travail sous un angle nouveau qui est celui de la porosité entre vie personnelle et travail. La figure stéréotypée de l'artiste, entièrement dédiée à son travail, est devenu une sorte d'allégorie du super-travailleur ne reprenant jamais son souffle.



Louise Siffert, *J'ai décidé d'être heureux, et si vous étiez à deux minutes du succès ?*, 2018, vidéo, 1'50

S'ils ont fait le choix de se tenir à l'écart du monde du travail pour emprunter la voie d'une création personnelle, nombreux sont les artistes qui, pour autant, s'en inspirent, s'en emparent et parfois s'en amusent. Ils portent sur cet univers un regard décalé pour le décrire comme un petit théâtre absurde, parfois burlesque, régi par ses codes archétypaux, avec ses rôles, ses gestuelles, ses décors et son langage préétablis. C'est une scène privilégiée pour développer une réflexion critique sur les enjeux sociaux-économiques de nos sociétés néolibérales et leur insatiable logique de productivité. Au cœur de ces enjeux, le bureau et le travail tertiaire sont souvent décrits comme un monde gris où les personnalités et les désirs semblent se dissoudre et s'effacer, à l'image du personnage de *Bartleby* décrit par Melville. Et si ce monde gris pouvait reprendre des couleurs et être réenchanté ? L'utopie, le rêve, l'humain et le sensible peuvent-ils encore émerger dans ses marges étroites ? Dans l'antiquité, le bonheur ne résidait que dans l'otium, une noble oisiveté qui seule permettait l'enrichissement de l'esprit et la recherche de la « bonne vie ». Au fil des siècles, le développement de la Valeur Travail nous a peu à peu convaincus du contraire. Nous accordant une place dans la société, nous stimulant par ses objectifs, il serait le garant de notre réalisation personnelle. Pilier structurant de la vie sociale, le travail est ainsi devenu le socle de nos existences, préemptant une large part de notre temps, de notre énergie et de nos préoccupations. Mais ce sacerdoce dévorant est-il réellement compatible avec la quête légitime du bonheur ?

Ces réflexions sont à comprendre plus largement à la lumière du discours ambiant sur les mutations actuelles du monde du travail pris entre deux extrêmes que sont d'une part la recherche d'un travail plus épanouissant, plus intelligent, rendu éventuellement possible par les nouvelles technologies, et d'autre part les tensions sociales très violentes appelées à être encore accrues en raison des plans sociaux imminents et d'une hausse du taux de chômage annoncée en conséquence de la crise sanitaire.

Dans ce contexte, la promesse du bonheur au travail n'a jamais autant été à l'ordre du jour. Entretenu par les développements de la psychologie positive et de l'abondante littérature du management qu'elle alimente, le bonheur se construit au sein-même de l'entreprise à grand renfort de coaching ou de team building, sous l'impulsion des happiness managers qui veillent exclusivement au bien-être du salarié. Sur le modèle des start-up californiennes, l'open space se mue en espace de convivialité à l'ergonomie harmonieuse. Désormais, notre bonheur est pensé et pris en charge par l'entreprise. Certains artistes s'en amusent, notamment à travers la performance. Car l'on peut s'accorder à penser que c'est plutôt le spectre de la « tyrannie du bonheur »<sup>4</sup> qui infiltre ainsi le monde du travail. Fonctionnalisé par les méthodes managériales, le bonheur au travail ne ferait qu'améliorer ses formes de contrôle et de productivité, plutôt que d'apporter des réponses au « travail malheureux » également pointé par certains artistes à travers les notions de pression, de désynchronisation, de dépersonnalisation ou de perte de sens.

Au-delà d'un discours politique vindicatif souvent privilégié pour aborder la question du travail dans le champ de l'art ces vingt dernières années, les œuvres réunies dans l'exposition ouvrent davantage sur des stratégies de réappropriation plus souriantes : l'hypnose, le sommeil, l'oisiveté, la libération des émotions, le jeu, l'invention de nouvelles communautés permettent aussi de redessiner des horizons utopiques pour un monde du travail qui remettrait l'humain et ses véritables aspirations au centre de ses rouages. Les artistes sont en mesure de réenchanter le quotidien grâce à des œuvres propres à nous faire rire en pointant l'absurdité de notre monde, à nous faire réfléchir en envisageant l'inaction comme un mode de résistance passive ou l'humour comme vecteur d'une critique socio-politique.

Remerciements :  
les artistes, pour leur collaboration ;  
les différents prêteurs : le frac  
Franche-Comté, la galerie David  
Zwirner, Paris/New York, Laveronica  
arte contemporanea, la galerie Michel  
Rein, Paris/Brussels, la galerie Frank  
Elbaz, Paris, Branka Stipančić, Helsinki  
contemporary, Mélanie Rio Fluency ;  
Annie Catelas et la société Clen pour  
leur aide précieuse ;  
la Galerie Expérimentale 2020.

<sup>1</sup> Cette exposition « Vis ou travaille ! », qui aurait dû avoir lieu en mai 2020, a dû être annulée en raison du confinement. Les artistes qui devaient prendre part à ce projet sont Claire Fontaine, Olivier Garraud, Marie Reinert, Liv Schulman, Thomas Tudoux.

<sup>2</sup> Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, Paris, Allia, 1999 [1880].

<sup>3</sup> Maurizio Lazzarato, *Marcel Duchamp et le refus du travail*, Les Prairies ordinaires, 2014.

<sup>4</sup> Eva Illouz et Edgar Cabanas, *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Premier parallèle, 2018.

centre  
de  
création  
contemporaine  
olivier  
debré

# les artistes

## francis alÿs

né en 1959 à anvers (belgique)

vit et travaille à mexico (mexique)

il est représenté par la galerie david zwirner, new york/paris/london

Le travail de Francis Alÿs prend souvent la forme d'actions performatives qu'il mène seul ou qu'il conçoit comme de grands événements collectifs et collaboratifs. Il développe aussi une production picturale et dessinée qui n'est pas sans lien avec les thèmes développés dans les performances et qui porte sur les petits faits répétitifs et quotidiens qui façonnent nos existences. Si les performances mettent souvent en scène des actions tantôt absurdes et éprouvantes, tantôt paresseuses et dont l'objectif final semble dérisoire, une importante série de petites peintures s'intéresse quant à elle à la question du sommeil.

L'œuvre présentée dans l'exposition « Variables d'épanouissement » est une vidéo réalisée à l'occasion d'une performance de Francis Alÿs à Mexico en 1997 : *Paradox of Praxis 1 (sometimes making something leads to nothing)*. On y suit la déambulation de l'artiste dans les rues de la ville, tandis qu'il déplace continuellement un bloc de glace en le faisant glisser au sol – action qui lui demande dans un premier temps beaucoup d'efforts. La glace fond peu à peu jusqu'à disparaître complètement lorsque l'artiste arrive au terme de son déplacement. Francis Alÿs illustre ainsi l'absurdité de certaines tâches, mais questionne aussi le « faire » artistique, l'action qui prime sur le résultat. L'œuvre et l'ambivalence du discours qu'elle véhicule – d'ailleurs soulignée par son titre – interroge plus largement et d'un point de vue politique la portée de nos actions.



*Paradox of Praxis 1 (Sometimes Making Something Leads to Nothing)*, 1997  
Documentation of an action  
Video Projection, 4' 59, color, sound  
© Francis Alÿs / Courtesy the artist and David Zwirner

## florænt audoye

né.e en 1985 à montpellier (france)  
vit et travaille à paris (france)

C'est par le biais de l'humour que Florænt Audoye bouscule les cadres institutionnels et normatifs qui régissent les corps et les comportements. Le monde du travail et ses rouages administratifs, mais aussi la question du genre sont des sujets privilégiés pour explorer les formes d'aliénation exercées sur les individus. Si sa pratique relève principalement de la performance, Florænt Audoye recourt aussi au dessin ou à la vidéo. Également investi dans des projets chorégraphiques, l'artiste évolue entre les arts visuels et les arts de la scène.

En 2018, dans le cadre d'une résidence en entreprise, Florænt Audoye se fait recruter comme Chargé.e du Bonheur au Travail. Son contrat en CDD devient la pièce principale de cette œuvre inscrite dans le réel. Rompant avec son ironie habituelle, l'artiste prend à cœur sa mission qui se révèle pleine d'humanité. Il enchaîne les entretiens et les ateliers, offre des cafés, reste à l'écoute des uns et des autres... La tâche est immense et l'artiste frôle le burn-out. *#teamworkmakesdreamwork (le monde d'avant) (2018-2021)*, réactualise cette expérience à travers les archives et le Journal intime\* d'un.e Chargé.e du Bonheur en proie au spleen.

Empruntant aux formes low-tech de la vidéo, *Managing (2018)\*\** mêle les codes esthétiques des youtubeurs et du tutoriel d'entreprise, revisités dans un esprit burlesque. Une galerie de personnages part en quête des secrets de réussite de leur « manager performatif ». Jouant sur le double sens du terme « performance », l'artiste pointe l'absurdité des techniques destinées à améliorer les rendements du salarié.

\* Journal à disposition du public.

\*\* Réalisée lors d'une résidence de recherche à l'hôtel Windsor à Nice.



*#teamworkmakesdreamwork (le monde d'avant), 2018-2021*  
Installation, dimensions variables  
Œuvre produite dans le cadre de PACT(e),  
programme de résidences d'artistes en  
entreprise du Carreau du Temple, avec la  
contribution de la CPME Paris Île-de-France.  
© ADAGP Paris.

## céline berger

née en 1973 à saint martin d'hères (france)  
vit et travaille à cologne (allemagne)

Céline Berger est devenue artiste après une expérience de douze ans en entreprise en tant qu'ingénieur. À travers la vidéo, la photographie ou la sculpture, elle puise dans cette expérience de terrain pour scruter les nouveaux modes d'organisation du travail. Privilégiant l'observation à la critique, l'artiste ne prend pas partie mais interroge les ambivalences du management contemporain. Si celui-ci mise autant sur l'humain, poursuit-il d'autres objectifs que la croissance et le profit illimités ? Si la culture d'entreprise favorise une ambiance de convivialité, que penser de ce rapprochement croissant entre sphère publique et sphère privée ? Autant de questions parmi celles qui intéressent Céline Berger.

Dans la vidéo *La Ronde* (2013), une actrice raconte l'histoire de quatre personnages qui évoluent dans leur cadre de travail. Le schéma narratif circulaire renforce le jeu des relations qui se nouent entre eux. Les intrigues sont ici décrites par le prisme du management : il s'agit en effet d'études de cas publiées dans le *Harvard Business Review*. Ce « conte managérial » questionne la façon dont les structures professionnelles s'immiscent dans les interactions humaines, les comportements et même les émotions des salariés.

Le livre *Reevaluations* se penche quant à lui sur les méthodes d'évaluation du travail. À celles qui existent déjà, l'artiste oppose ses propres critères, plus personnels et plus humains, faisant la part belle à la dimension créative et émotionnelle.



*La Ronde*, 2013, Videoloop: HD, 16:9, color, stereo, 5'30, Courtesy of the artist

## alain bernardini

né en 1960 à meaux (france)

vit et travaille à vitry-sur-seine (france)

À travers la photographie et la vidéo, Alain Bernardini bouscule la représentation du monde du travail en s'intéressant aux moments où l'on n'y travaille pas. Il met en image les moments de creux tels les temps de pause, d'attente ou de discussions informelles entre collègues, prévus par le droit du travail mais qui ne sont jamais figurés. Négociées et décidées en commun avec les employés sur leur temps et leur lieu de travail, ces images peuvent être saisies sur le vif ou mises en scène dans des postures évoquant parfois le repos, la résistance ou le refus. Dans ces moments de déconnexion qui échappent à la logique productive de l'activité rémunérée, quelque chose d'autre surgit. Le travailleur se réapproprie une singularité qui dépasse son rôle social. En créant le décalage, Alain Bernardini introduit une part de fiction dans le tissu ténu du quotidien et de sa routine, qui résume bien souvent la réalité de l'expérience professionnelle. Dans la vidéo *Allez c'est parti 1 : Chat perché, colin maillard, balle au prisonnier* (2005)\* un groupe de salariés issus de divers corps de métiers (comme l'indiquent leurs tenues de travail) sont réunis dans des jeux collectifs. Les corps échappent à la gestuelle professionnelle et à ses responsabilités, un collectif se recompose dans le rire et la joie. Une forme d'abandon momentané surgit, proche d'un monde de l'enfance où les rôles sociaux n'étaient pas encore distribués.

\*Collection Frac Franche-Comté



*Allez c'est parti 1 : Chat perché, colin maillard, balle au prisonniers*, 2005, vidéoprojection (couleurs, muet), 4'54, Collection Frac Franche-Comté

## danilo correale

né en 1982 à naples (italie)  
vit et travaille à naples (italie)  
et à new york (états-unis)

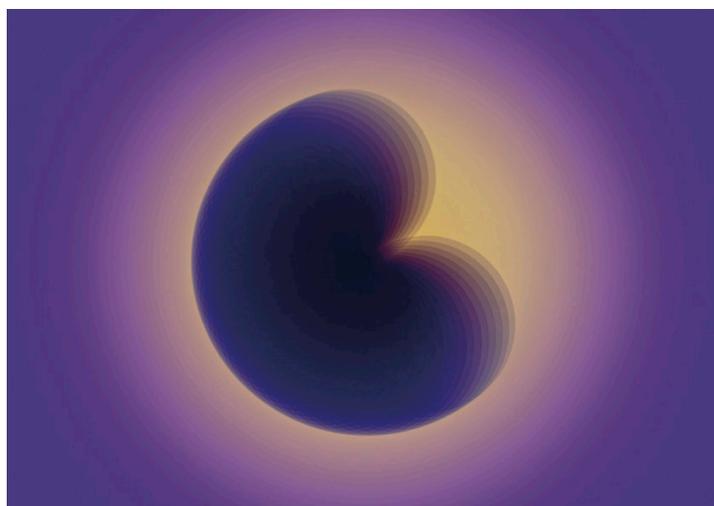
Danilo Correale, à la fois artiste et chercheur, articule la plus grande partie de ses activités sur les rapports entre vie et travail dans le contexte d'une société néolibérale valorisant l'hyperproductivité.

L'installation *Reverie, on the liberation from work* (2017) fait suite à une série d'œuvres portant sur le sommeil et l'état de veille. Organisée en deux chapitres, elle occupe un espace indépendant et confortable et prend la forme d'une hypnose audio\*, accompagnée d'une ambiance lumineuse. Grâce à cette expérience, Danilo Correale propose de relaxer le corps et l'esprit, exercice permettant au sujet de se préparer au mieux à l'avènement d'une société post-travail.

Cette approche imaginaire et dystopique s'inscrit dans un paysage intellectuel très actuel plaidant l'idée de résistance à l'économie néolibérale. L'artiste conçoit ici l'hypnose comme un moyen de créer chez le spectateur une réflexion intérieure sur la société dans laquelle nous vivons, et en particulier sur le rôle que nous y occupons en tant que citoyen.

*Reverie* peut sembler au premier abord être une revendication pour un monde meilleur. Paradoxalement, les injonctions apaisantes de l'hypnothérapeute évoquent aussi l'instrumentalisation des méthodes de développement personnel dans les sphères du management et de la technocratie en vue d'imposer des mécanismes de contrôle et de conditionnement aux individus.

\* Cette hypnose a été conçue en collaboration avec un hypnothérapeute.



*Reverie, on the liberation from work*, extrait du chapitre 2, *transitions*, 2017, vidéoprojection 16:9 sonore, 37'12. Courtesy de l'artiste.

## adelita husni bey

née en 1985 à milan (italie)

vit et travaille à new york (états-unis)

représentée par la galleria laveronica arte contemporanea,  
modica, italie

Artiste et chercheuse, Adelita Husni Bey interroge les pouvoirs politique et économique en mettant souvent en scène dans son travail des micro-utopies et des collectivités auto-gérées.

La série *The Council*, dont est extraite l'œuvre *Founder's room : third plenary session on the future of the Institution*, est issue d'un workshop mené par l'artiste au Museum of Modern Art (New York) en 2017 avec un groupe d'adolescents. Différents exercices consistaient à produire des images théâtrales proposant une redéfinition de chacun des espaces du musée. Au-delà, il s'agissait de stimuler l'esprit critique des participants en les amenant à réfléchir, au cours de débats, aux fonctions de l'institution – l'institution muséale aussi bien que l'institution dans son acception la plus large. Dans le scénario proposé par Adelita Husni Bey aux adolescents, l'« Institution » a perdu sa fonction première pour devenir un refuge\* ouvert à tous en permanence ; elle matérialise donc le début d'une ère nouvelle. Jouant le rôle de ses nouveaux occupants, les étudiants, répartis en quatre groupes, se réunissent en un comité dont l'objectif est de poser les bases de la société future.

Très investie dans la pédagogie non compétitive, Adelita Husni Bey place ici les jeunes gens dans les conditions d'un débat démocratique, et souligne ainsi le rôle que chacun d'entre nous doit assumer dans la construction du monde de demain.

Comme de nombreux artistes aujourd'hui, elle remet également en question le rôle du musée et des traditionnels circuits artistiques de monstration.

\* Les causes de ce changement de fonction de l'« Institution » ne sont pas connues, l'artiste propose simplement quelques pistes spéculatives : une révolte des employés du musée, un désastre climatique, une crise financière, etc.



*Founder's room : third plenary session on the future of the Institution (The Council)*, 2018, impression sur dibond, 152 x 304 cm, Courtesy of the artist and Laveronica art contemporanea

## ariane loze

née en 1988 en belgique

vit et travaille à bruxelles (belgique)

représentée par la galerie michelrein, paris / bruxelles

Essentiellement à travers la vidéo et la performance, Ariane Loze décortique les mécanismes du monde du travail – notamment sa propre position en tant qu'artiste - et la façon dont il déteint parfois sur nos vies personnelles. Le travail et l'entreprise sont symbolisés par différents personnages, parfois récurrents et tous joués par l'artiste, qui distillent d'une vidéo à l'autre une critique des inégalités sociales et mettent aussi en lumière une forme de démission citoyenne. Certains de ces personnages archétypaux illustrent aussi la perte de sens ressentie par les individus au sein d'une société néolibérale où la rentabilité compte plus que les êtres eux-mêmes.

Avec un jeu de rappels narratifs subtils et très bien orchestrés, les vidéos, se répondant les unes les autres, insinuent chez le spectateur le sentiment de l'imminence d'une catastrophe ou d'un effondrement - qui ne sont pourtant jamais énoncés de front. Dans *Mainstream* (2018), l'artiste joue simultanément tous les rôles : divers personnages assistant à un dîner mondain au cours duquel ils évoquent leurs emplois et responsabilités respectifs. Les différents costumes deviennent des archétypes qui, avec le support du cadrage et des contre-champs, permettent d'identifier chacun des personnages. Ce procédé caractéristique du travail d'Ariane Loze pointe également la schizophrénie de la société dans laquelle nous vivons et renforce d'autant plus le cynisme égoïste et omnipotent des classes dirigeantes et fortunées qui contrôlent le monde.

Comme pour répondre elle-même à la série d'œuvres très critiques qu'elle a produites depuis 2015, elle réalise très récemment *Otium* (2019), centrée sur les moments de vide ou de vacances de la vie, proposés comme des moyens de résistance passive, possiblement comme une fenêtre entr'ouverte sur un monde d'après plus serein.



*Mainstream*, 2018, vidéoprojection HD, son, couleur, 19'26, Courtesy of the artist and Michel Rein, Paris/Brussels

## leonard qylafi

né en 1980 en albanie

vit et travaille à tirana (albanie)

représenté par la galerie zeta, tirana, albanie

Leonard Qylafi construit son œuvre à la confluence de divers matériaux et pratiques : archives, documents, vidéo, photographie, peinture et musique. S'intéressant en particulier à la mémoire collective et au traitement des images, il fait apparaître les décalages entre des récits nationaux plus ou moins fictionnels et la réalité politique et sociale albanaise, celle de Tirana en particulier, ville dans laquelle il vit et travaille. L'œuvre *Exercise on Telemann Fantasia n°3* (2017) est une vidéo dans laquelle l'artiste se filme à l'atelier, répétant l'une des douze fantaisies pour instrument non accompagné composées par Georg Philip Telemann au XVIII<sup>e</sup> siècle\*. Ce travail de répétition récurrent, pendant lequel il s'enregistre jouant de la flûte, est pour Leonard Qylafi une sorte de journal d'atelier, la qualité de l'interprétation musicale donnant une idée de son état d'esprit au jour le jour. Le titre, faisant référence à un thème composé pour être joué seul, renvoie à la solitude du travail d'atelier.

L'artiste met ici également en scène une forme de paresse : bien que les premiers plans s'attachent à présenter les outils traditionnels de l'artiste (crayon et toiles), il les délaisse, préférant jouer de la flûte. Évoquant en filigrane d'autres de ses œuvres, cette vidéo de Leonard Qylafi, plus qu'une simple représentation de la paresse ou de la procrastination, met aussi en jeu une forme de résistance passive au travail et au passage du temps. Elle rappelle en effet une autre vidéo dans laquelle l'artiste joue de la flûte dans les ruines d'un bâtiment de Tirana sur le point d'être démoli, et momentanément transformé en une scène accueillant sa performance, comme pour retarder un peu sa disparition\*\*.

\* Georg Philip Telemann (1681-1767) est un compositeur allemand représentatif du mouvement baroque.

\*\* *Private show*, 2006, vidéo, 3:19 mn. L'artiste joue ici à la flûte un morceau qu'il a composé lui-même pour décrire la relation qu'il entretenait avec ce lieu, et pour décrire l'impact violent que certains changements peuvent avoir sur nos vies.



*Exercise on Telemann Fantasia*  
no.3, 2017, vidéo, son, couleur,  
14'56, Courtesy of the artist

# romana schmalisch & robert schlicht

nés à berlin respectivement en 1974 et 1975  
vivent et travaillent en allemagne

Artistes et réalisateurs, Romana Schmalisch et Robert Schlicht collaborent régulièrement depuis 2004 sur des projets qui conjuguent recherche théorique et cinéma. Ils interrogent les tensions liées à l'évolution des contextes sociaux, plus particulièrement dans le monde du travail.

Leur long métrage *Labour power plant* (2019) mêle les formes du documentaire et de la fiction pour explorer les mécanismes qui transforment l'individu, avec sa volonté et ses désirs, en capital humain agissant dans l'intérêt de l'employeur. Les réalisateurs s'appuient sur des recherches approfondies et des enquêtes de terrain dans les organismes de formation et d'accompagnement à la recherche d'emploi. Des formations dont l'objet n'est pas tant l'acquisition de compétences techniques que les capacités génériques mettant en jeu des paramètres personnels, comme l'attitude, la gestuelle, la motivation, la créativité ou la connaissance de soi.

*Labour Power Plant* synthétise toutes ces méthodes de formation observées dans le réel au sein d'une entreprise fictive. Située dans un avenir indéterminé, cette Centrale de Travail est un outil de production qui alimente le marché du travail en ressources humaines dotées de nouvelles compétences physiologiques, cognitives, psychologiques et sociales. Précédé par sa bande-annonce diffusée dans l'exposition, *Labour Power Plant* sera projeté trois fois par semaine dans l'auditorium.\*

\* Tous les vendredis, samedis et dimanches à 16h.



*Labour Power plant*, 2019, long métrage, 83'

## louise siffert

née en 1988 à strasbourg (france)  
vit et travaille à paris (france)

La performance est au cœur du travail de Louise Siffert. Ses mises en scène théâtrales et burlesques interrogent les formes d'aliénation contemporaines et leurs remèdes supposés : le monde du travail et du management, les théories du coaching et du développement personnel ou la place des habitudes font partie de ses univers de prédilection, dont elle parodie le langage et les codes visuels.

Dans la vidéo *J'ai décidé d'être heureux. Et si vous étiez à deux minutes du succès ?* (2017), l'artiste arbore le costume de la célèbre pyramide des besoins et des motivations théorisée par Abraham Malsow dans les années 1940. Au fur et à mesure que la caméra se rapproche du sommet, la tension augmente. Les conseils pour accéder à la réussite et au bonheur se muent en véritables injonctions.

Le film *Finding our new world - another alternative to a sceptic system* (2019) envisage la communauté comme une alternative de vie en dehors des modèles normatifs comme le travail, le système économique ou le patriarcat. L'artiste s'inspire de la lecture croisée du jésuite Baltasar Gracián qui écrit au XVII<sup>ème</sup> siècle une sorte de guide de savoir-vivre pour la société de cour\*, et des archives des Womyn's land\*\*, communautés lesbiennes autogérées en milieu rural (USA). Dans ce film de Louise Siffert, la quête du bonheur est ponctuée de doutes et de questionnements, qui laissent entrevoir une possible réinvention de chaque champ de la vie sociale selon ses aspirations profondes.

\* Baltasar Gracián (1601-1658), « L'art de la prudence ».

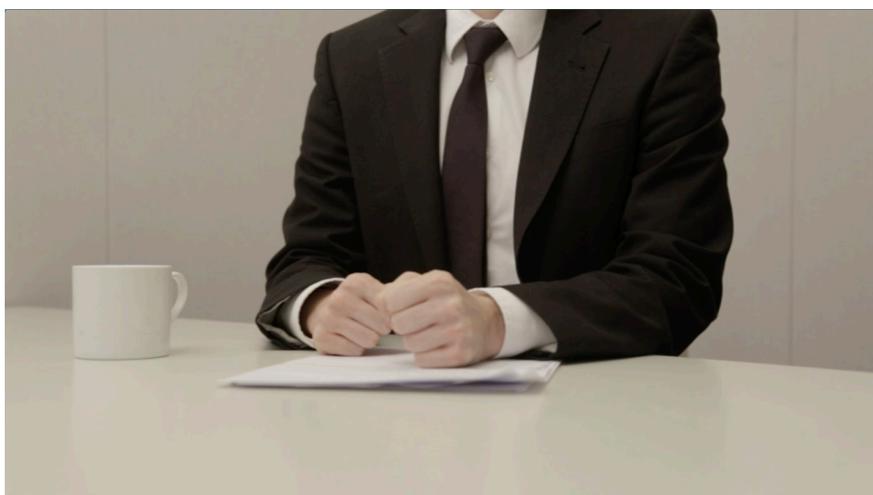
\*\* *Maize* : a lesbian country Magazine, fanzine édité depuis les années 1980 par les communautés des Womyn's lands.



*J'ai décidé d'être heureux, et si vous étiez à deux minutes du succès ?*, 2018, vidéo, 1'50

Cally Spooner fonde sa création sur son intérêt pour l'écriture. Elle produit des pièces de théâtre et des courts textes dénués d'intrigue, des monologues qui tournent en boucle, des comédies musicales et des arrangements sonores qui lui permettent de mettre en scène les mouvements et les comportements du langage lui-même. Dans la vidéo *Off Camera Dialogue*\*, l'artiste met en scène un salarié en costume. Assis derrière une table, on ne voit que son buste, un peu entravé dans ses mouvements par sa chemise blanche et sa veste sombre. Son visage n'est pas montré mais la caméra s'attarde sur ses mains qui s'agitent, non loin d'une tasse qu'on imagine remplie de café. Sans cesse repris par une voix off, le salarié est amené à modifier son propos et ses mouvements pour mieux correspondre à l'image de sa société. Les chœurs qui accompagnent la gestuelle de l'employé rappellent la nature aliénante de l'exercice et mettent en exergue la nécessité – au sein du monde du travail – de gommer l'individualité et de transformer l'individu. (extrait du texte du Frac Franche-Comté)

\* Collection du Frac Franche-Comté



*Off Camera Dialogue*, 2014, Vidéo 16:9 sonore, Collection Frac Franche-Comté

## mladen stilinović

1947 à belgrade (serbie) - 2016 à puna (croatie)  
a vécu et travaillé à zagreb (croatie)

Mladen Stilinović est l'un des principaux représentants de la mouvance conceptuelle yougoslave née dans les années 1970. Son œuvre mêle textes et symboles, dans une démarche critique visant à vider les signes de toute idéologie, et particulièrement de ceux qui étaient à l'œuvre à l'époque du socialisme. Depuis l'effondrement de la Yougoslavie fédérale, son travail s'est porté sur les grands mythes contemporains comme l'argent, le temps, le travail, le langage ou le pouvoir.

Pour Mladen Stilinović, l'art ne réside pas dans le « faire » mais bien davantage dans une certaine manière « d'être ». Remettant en cause la productivité de l'artiste liée à l'économie marchande, il opte pour la paresse. Une paresse active et positive, propice au décloisonnement mental, au renouvellement du regard et de la pensée.

La série photographique *Artist at work*, (1978) est une œuvre emblématique de Stilinović. Cultivant le paradoxe et l'ironie, « l'artiste au travail » se livre dans une position oisive qui souligne la dimension immatérielle et introspective du travail artistique. Face aux injonctions sociales, ce retrait dans le sommeil est aussi une façon de retrouver la liberté qui constitue pour l'artiste la principale vocation de l'art : « Lorsque je dis que l'art, ce n'est rien, je pense au rôle social de l'art. Mais ce rien est important parce que c'est une forme de liberté. Le système social n'a pas de prise sur cette liberté. En fait, à l'intérieur même de ce système qui n'autorise pas les vides, ce rien est très important. »\* (Mladen Stilinović)

\* Extrait d'un entretien avec Sabina Sabolović dans le catalogue *Mladen Stilinović, Artist's Books*, Platform Garanti — Contemporary Art Center Istanbul et Van Abbemuseum, Eindhoven.



*Artist at work* (détail), 1978, série de 8 photos, tirages argentiques, 30 x 40 cm, Courtesy Galerie Elbaz, Paris et Branka Stipančić, Zagreb

## pilvi takala

née en 1981 à helsinki (finlande)

vit et travaille à berlin (allemande) et helsinki (finlande)

l'artiste représente cette année la finlande  
à la 59<sup>e</sup> biennale de venise

représentée par la galerie helsinki contemporary, finlande

À travers des interventions performatives pratiquées dans différents contextes, Pilvi Takala met en question les structures sociales et les règles normatives ou implicites qui flèchent nos attitudes.

Elle intervient souvent au sein d'entreprises comme dans son œuvre *The Trainee\**, mettant en scène une stagiaire qui ne travaille pas, suscitant l'incompréhension de ses collègues. Avec *The Stroker* (2018), installation vidéo plus récente, Pilvi Takala poursuit le même type d'expérimentation à partir d'un scénario plus complexe où se confondent fiction et réalité. Elle se met en scène dans le rôle de Nina Nieminen, fondatrice de la compagnie Personnel Touch, intervenant en tant que consultante au sein de la société Second Home. Elle fournit aux employés qu'elle croise dans les couloirs un service de touchers et de salutations.

L'artiste se demande ici ce qu'est un comportement approprié en entreprise, dans un contexte de pression sociale, et où se situent les limites de notre espace personnel. Elle explore plus largement les interactions entre les sphères collectives ou institutionnelles et individuelles, le comportement social et les frontières et règles tacites qui le conditionnent. Avec une autre œuvre présentée dans l'exposition, *Real Snow White* (2009), l'artiste déguisée en Blanche Neige cherche à entrer sans succès dans le parc Disneyland. L'entrée devient une frontière infranchissable pour cette fausse Blanche Neige, contrairement aux vraies-fausse Blanche Neige qui y sont employées. L'artiste souligne ici les normes (nationalité, genre, fonction, classe sociale...) qui régissent notre apparence en fonction de notre appartenance à un groupe particulier.

\* *The Trainee*, 2008, video installation, 13:52 min (cette œuvre n'est pas présentée dans l'exposition).



Pilvi Takala, *Real Snow White*, 2009. Single-channel video, 09'19, 16:9, H.264.mov, subtitled in English, Courtesy the artist and Helsinki Contemporary

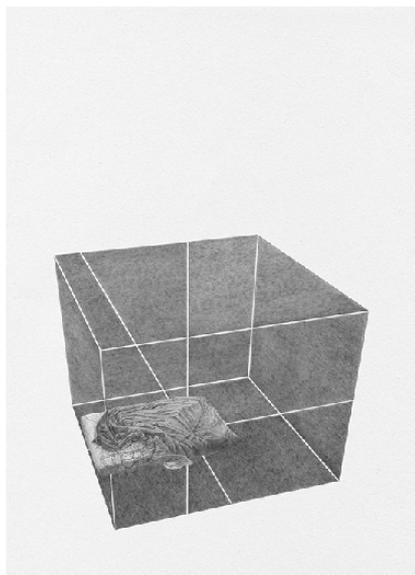
Très concerné par les sujets de société, Thomas Tudoux en fait la matière de son travail, se tournant ainsi souvent vers des pratiques collaboratives impliquant la participation de citoyens.

Il présente dans l'exposition un *Métadébat*, vidéoprojection extraite de son projet « Pros du quotidiens »\* qui inscrivait les participants au sein de socio-fictions où chaque citoyen serait retraité (il s'agissait d'imaginer une société dans laquelle aurait disparu le lien entre travail et rémunération). Le *Métadébat* reprend différents fragments de conversations que l'artiste a eues avec les participants (dont de nombreux adolescents) et qui sont recomposés sous la forme d'un débat.

Avec ce projet de grande ampleur, Thomas Tudoux met en relation les différents sujets qui avaient jusqu'ici nourri ses recherches, notamment deux œuvres présentées dans l'exposition : la gravure sur laiton *Valeur T* et la série de dessins *Complexes de Décubitus (étude)*. *Valeur T* (2013-2016) présente un panorama de ville composé de nombreuses tours dont tous les sigles commerciaux et signes religieux ont été remplacés par des T, suggérant que l'ensemble de la société obéit à la sacro-sainte valeur du Temps-Travail. Cette œuvre est mise en regard d'une série de dessins (2013) représentant, sous le prisme de l'imagerie médicale, des cellules meublées d'un lit, et illustrant le complexe de notre société quant au repos et à la fatigue. Ces œuvres rappellent d'une part la solitude, par exemple celle des personnes âgées enfermées dans leurs chambres, mais évoquent également le sommeil, dernière portion de notre temps qui n'a pas encore été exploitée par le néolibéralisme, dernier bastion préservant un espace de temps et de liberté\*\*.

\* Exposition personnelle de Thomas Tudoux, « Pros du quotidien », Rennes, PHAKT - Centre culturel Colombier, 8 novembre - 21 décembre 2019.

\*\* cf. Jonathan Crary, 24/7. *Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, Paris, La Découverte (Zones), 2014



*Complexes de Décubitus (étude)*, 2013, graphite sur papier, 84,1 x 59,4 cm chaque, série de 8 dessins, Collection de l'artiste (production : Le Quartier, Centre d'art contemporain de Quimper ; Frac Bretagne ; Mélanie Rio Fluency)

samedi 25.09, 15h  
conférence performée d'arsène juteau  
*histoire rêvée de la paresse*

Né en 1988 à Cholet (France), vit et travaille à Tours (France).

À la croisée des pratiques, Arsène Juteau est performeur et metteur en scène. Il développe également une sorte de journal d'atelier dessiné et parfois animé. Formé à Angers, à l'école des Beaux-Arts et au Centre national de danse contemporaine, mais aussi à l'école de Cirque de Madrid, le corps est toujours au cœur de son processus de création qui fonctionne comme une combinaison de collages et de réécritures. Ses recherches récentes s'intéressent aux questions de genre et de séduction. Certains de ses travaux visent d'ailleurs à déconstruire la virilité\*. L'artiste mène également depuis plusieurs années des projets spécifiques sur le rêve, la paresse, l'oisiveté et l'amateurisme, qui ont notamment abouti à la création du spectacle *Dodollywood*\*\*.

« Fidèle à la pratique de l'oiseau jardinier, je conçois mes spectacles ou ce que je veux exposer comme une fête consciencieusement préparée »\*\*\*. Pour sa conférence performée au CCC OD, Arsène Juteau est en cours d'écriture d'une « Histoire rêvée de la paresse », présentant librement différentes références rassemblées au fil des années sous la forme d'une constellation de la résistance bienveillante. Celle-ci sera suivie d'une expérience participative de rêve éveillé.

\* *Petits rites de dévirilisation*, depuis 2015, conférences performées écrites avec Anna Delogé

\*\* *Dodollywood. Une tragédie grecque revisitée*, 2017-2019, spectacle écrit et mis en scène avec Benoît Pradier

\*\*\* Cet extrait est tiré du portfolio de l'artiste.

vendredi 1.10, 17h-20h  
17h : projection du film *Labour power plant* (83 min.) de Romana Schmalisch et Robert Schlicht (biographies page 16)  
18h30 : rencontre/discussion avec les artistes

samedi 9.10, 15h  
performance ultra-libérale de florant audoye (biographie page 7)  
*travailler et rire. danse de l'administration*

samedi 9.10, 16h30  
performance de ségolène thuillart  
*évasion d'intérieur*

Née en 1988 à Paris (France), vit et travaille à Tours (France).

La pratique de Ségolène Thuillart se développe à travers les champs de la performance, de l'installation et de l'édition.

« Le travail de Ségolène Thuillart est [...] le regard d'une artiste sur ce qui nous échappe, ce à quoi on ne prête plus attention dans ce monde contemporain urbain, hyper-connecté, qui va trop vite, au point de ne plus se regarder, de ne plus respirer, de ne plus exister en tant qu'individu dans une société régie par la valeur du travail et la productivité.

Il y a dans son œuvre un souci de comprendre, de décrypter les systèmes et leur complexité, qui relève de la démarche d'un archéologue moderne, un besoin de nommer, de classer, d'ordonner, qui s'observe chez nombre d'artistes contemporains en réaction à la multitude des informations et des images qui nous assaillent. » (Stéphanie Molins)

Dans le cadre de l'exposition, elle réactivera sous la forme d'une performance son installation sonore *Évasion d'intérieur* (2020), une invitation à méditer avec les plantes d'intérieur qui nous entourent dans notre espace de travail ou de vie quotidienne et d'entrer en relation avec elles.

## le centre de création contemporaine olivier debré



Maurizio Nannucci, *Listen to your eyes*, 2010, FNAC 10-1055, collection du CNAP, 2018-2020

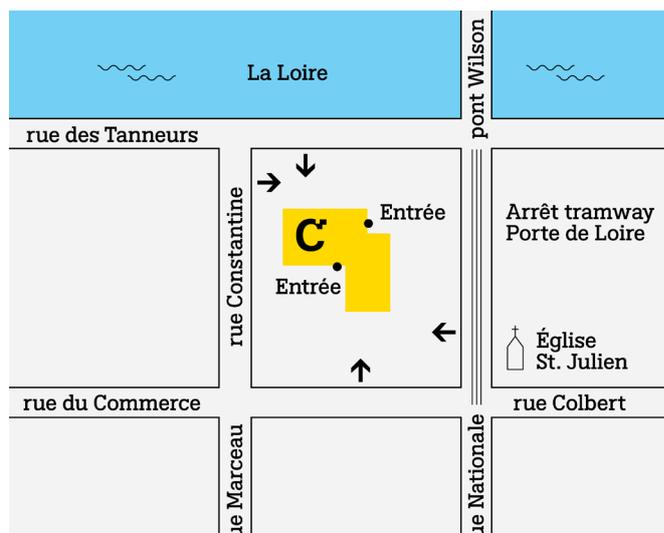
En plein cœur historique de Tours, dans son architecture contemporaine conçue par l'agence portugaise Aires Mateus, le Centre de Création contemporaine Olivier Debré s'offre au public comme un lieu ouvert, un espace de découvertes, de partage de connaissances et d'expériences. Centre d'art contemporain, il est aussi un lieu de cultures pluridisciplinaires qui dialogue avec tous les acteurs du territoire pour explorer des terrains nouveaux.

Le CCCOD est désormais dépositaire d'une donation d'œuvres du peintre Olivier Debré qui vécut en Touraine depuis son plus jeune âge. L'accueil d'un fonds historique au sein d'un centre d'art contemporain est une singularité féconde, qui permet d'établir des passerelles entre la création d'hier et d'aujourd'hui.

Tout au long de l'année, notre service des Publics invente une panoplie d'activités pour enfants comme pour adultes, en personnalisant leurs propositions pour s'adapter aux individus et aux différents groupes. Les expositions s'accompagnent d'une programmation culturelle riche et curieuse : conférences, rencontres, performances ou projections, autant de formes qui permettent d'éveiller les sens et d'élargir les savoirs.

Avec une programmation d'expositions exigeante, le CCCOD s'ancre toujours plus dans son territoire tout en explorant la création internationale. Défricheur et curieux, jamais indifférent aux enjeux de l'actualité, il regarde l'avenir avec les artistes qui n'ont de cesse de questionner différemment notre monde.

## informations pratiques



### en accès libre

#### le café - restaurant

Marie et Stanislas vous accueillent pour vous faire déguster leurs plats et leurs vins, du mardi au dimanche de 11h à 16h.

Contact : 09 72 61 78 71 / [contact@lpctours.com](mailto:contact@lpctours.com)  
<https://lepotagercontemporain.com/>

#### la librairie - boutique

Bookstorming-Paris vous propose à la librairie du CCC OD un large choix d'ouvrages spécialisés en art, architecture et design, ainsi que des livres et jeux pour la jeunesse, cartes postales et goodies...

Vous pouvez commander des ouvrages en contactant notre libraire au 07 85 93 42 93 / [librairie@ccc.od.fr](mailto:librairie@ccc.od.fr)

### accès

Jardin François 1<sup>er</sup>  
37000 Tours  
T +33 (0)2 47 66 50 00  
F +33(0)2 47 61 60 24  
[contact@ccc.od.fr](mailto:contact@ccc.od.fr)

à 5 min en tramway de la gare de Tours, arrêt Porte de Loire  
à 1h10 de Paris en TGV  
par l'autoroute A10, sortie Tours Centre

### équipement

#### stationnements vélos

2 places PMR Jardin François 1<sup>er</sup>

stationnements voitures Porte de Loire, place de la Résistance et rue du Commerce

les services à disposition sur place : ascenseurs, boucle à induction magnétique, toilettes adaptés, consignes poussettes, change bébé, un fauteuil roulant (disponible à l'accueil sur demande)

### horaires d'ouverture

du mardi au dimanche de 11h à 18h  
le samedi jusqu'à 19h

### tarif

4 € (tarif réduit)  
7 € (tarif plein)  
gratuit pour les moins de 18 ans

### CCC OD LEPASS

accès illimité aux expositions et activités  
valable 1 an  
27 € une personne  
45 € duo  
12 € étudiant / 7€ pce

Le CCC OD est un équipement culturel de Tours Métropole Val de Loire.  
Sa réalisation a été rendue possible par l'effort conjoint de l'État et des collectivités territoriales.

centre  
de  
création  
contemporaine  
olivier  
debré

## contact presse

Charlotte Manceau

CCC OD

[c.manceau@cccod.fr](mailto:c.manceau@cccod.fr)

02 47 70 23 22 / 06 82 44 87 54